

MASSACRE DE L'EXPEDITION ESPAGNOLE DU MISSOURI

(11 AOUT 1720)

Par le Baron Marc de Villiers

EPISODE 2 (Pour Art. 1, voir Abeille du 5 Octobre) Tant d'éloquence poussa un versificateur anonyme à mettre en rimes la prose des Indiens du Missouri:

Grand Chef, le Grand Esprit, maître de notre vie, Pour te voir, nous conduit au sein de ta patrie.

Et, nous encourageant à traverser les mers, Nous a fait, sans regrets, sortir de nos déserts...

Ton âme a fait tomber sur notre arme grossière

Le rayon dont nos pas ont suivi la lumière...

Tes sujets, tes soldats, ta cour, tout nous étonne.

Ton souverain pouvoir, l'éclat de ta personne,

Tes villes, tes jardins, tes demeures, les jeux...

Nos braves nations t'offrent de toutes parts

Pour combattre pour toi leurs bras armés de dards...

Dans nos pays soumis à ton obéissance

Plantes-y des Français, portes-y l'abondance...

Donne-nous, pour prier, des chefs à collets-blancs, etc.

Quant à la "Princesse des Missouris," elle fut baptisée à Notre-Dame de Paris, puis mariée à un sergent Dubois, un des compagnons de Bourmont dans son voyage de 1724 chez les Padoukas: Dubois ne profita guère du brevet d'officier et de sa nomination d'interprète du Roi pour la nation Illinois qu'il reçut à l'occasion de son mariage, car il périt lors du massacre de la garnison du fort d'Orléans du Missouri. Si l'on en croit Dumont, Madame Dubois aurait fait assassiner son mari, mais cette assertion nous semble fort peu vraisemblable; en tout cas, elle se remarqua un peu plus tard avec un capitaine de milice aux Illinois nommé Marin. Bossu aurait vu à Paris, en 1751, deux enfants de la "Princesse."

A l'époque qui nous occupe, les Otos habitaient la rive méridionale de la rivière Platte, le plus souvent, semble-t-il, près de l'endroit où le cours de cette rivière prend brusquement la direction du Sud. Une plus grande précision paraît difficile, d'abord parce que les Indiens résident dans plusieurs villages, et pendant le cours du XVIIIe siècle, se rapprochèrent peu à peu du Missouri, ensuite parce que les voyageurs qui nous ont indiqué le nombre de lieues (chiffre assez variable) qui séparaient les Otos du Missouri, ont oublié la plupart de préciser s'ils comptaient la distance par le chemin direct, traversant les terres, ou en suivant le grand coude de la rivière.

L'identification exacte des Panis-Mahas semble une tâche délicate; ces Indiens, qui jouèrent certainement un rôle très important dans le massacre des Espagnols, habitaient, en 1720, au nord de la rivière Platte, le long des diverses branches de la rivière, à laquelle on donnait alors généralement le nom de la rivière des Panis-Mahas, et qui, plus tard, reçut celui de Loup, qu'elle porte encore actuellement.

Les Panis-Mahas faisaient évidemment partie de la grande nation des Panis (Pawnee), mais semblent avoir formé une branche assez distincte des autres tribus Panis dont les plus proches étaient les Grands Panis—parfois appelés Panis proprement dits—et les Panis-Pique, souvent nommés, jadis, Panis Blancs; ces derniers se trouvaient plus en rapport avec les Espagnols qu'avec les Français. Rien n'empêche d'admettre avec le Handbook of American Indians que les Panis-Mahas soient les ancêtres directs des Panis-Loup, Loups ou Skidia qui habitaient exactement la même région soixante ans plus tard, seulement l'indépendance des Panis-Mahas vis-à-vis des autres Panis, et l'assemblage complexe de leur nom pourraient bien provenir d'une fusion, assez fréquente chez les Indiens, entre une tribu Panis et un groupe de Mahas dont la nation erra pendant si longtemps le long du Missouri et dont une tribu se trouvait, à début du XVIIIe siècle, fixée près des Otos.

Les Loups, en tout cas, avaient, sans doute, oublié cette double parenté hypothétique, car ils furent, plus tard, souvent en guerre à la fois avec les Panis Blancs et les Mahas!

Passons maintenant à l'histoire de l'expédition des Espagnols. Voici, d'abord, les derniers feuilletés de carnet de route d'un officier espagnol, les seuls, malheureusement, que les

Indiens rapportèrent à M. de Boisbriant, commandant de la province de l'Illinois.

Traduction d'une feuille de Journal en espagnol, trouvé à la défaite du détachement de cette nation aux Ototaptas.

En marge: "on écrit aussi Ouato-chata."

"Les traces que nous aperçûmes nous conduisirent dans un endroit par où nous croyions avoir connaissance d'une troupe qui, suivais, toute apparence, n'était pas fort éloignée de quelque village. Nous résolûmes de camper pour voir ce que nous avions à faire; et le lieutenant-général ayant envoyé chercher tous les officiers en pied et réformés et les habitants leur dit: qu'un Sauvage lui avait rapporté qu'il avait trouvé quelques mahis et des feuilles d'Olioues (?) fraîches qui semblaient être les restes d'un repas de quelque troupe qui eût passé là tout récemment. Il donna ensuite à considérer la longueur du chemin que nous avions fait qui, suivant notre estimation, était de trois cents lieues. Il mit ensuite en délibération si nous devions attendre des ordres du Viceroy de notre Nouvelle-Espagne qui qui avait envoyé ce détachement pour tâcher de découvrir par le moyen des nations sauvages s'il y avait quelques Français établis dans ce canton, ou bien, puisque nous n'avions jusqu'à présent trouvé aucune marque qui ait pu nous en convaincre, si nous devions continuer notre recherche en commençant par la nation Panane, la seule qui puisse nous donner quelque lumière, par où l'on pourrait communiquer avec eux. L'Assemblée était composée du Capitaine Thomas Aulquin, de l'aide de camp Joseph Domingue, de l'enseigne Bernard Cazille, des capitaines Manuel Theverio de Albas, Alonso Realid et Pierre Lucan, des caporaux Joseph Gregoire, Manuel Thenorio de Albas, Laurent Rodrigue, du capitaine Christophe de la Serne et du capitaine Jean Arhive; ces deux derniers sont habitants. Tous furent d'avis qu'il fallait aller chercher les Panis pour apprendre d'eux la vérité ou pour savoir si les Apaches nous avaient trompés—qu'à cet effet le détachement passa de l'autre côté de la rivière et que l'on fit ensuite tous les mouvements convenables pour parvenir au but que l'on s'était proposé.

"Sur cette résolution, le lieutenant-général ordonna à quelques Sauvages de chercher le gué de la rivière, afin que le détachement pût gagner l'autre bord. L'après-dîner, on commença à faire passer les bagages sur des échelles et sur les dos des Sauvages. Il n'était pas possible de les passer autrement. La quantité d'iles qui se trouve dans cette rivière rend la navigation des pirogues absolument impraticable. Et, comme le jour ne suffit pas à transporter le tout, notre camp fut partagé la nuit suivante par la rivière; d'ailleurs nous n'avons pas voulu exposer nos Sauvages à passer de nuit cause du grand froid qu'il faisait.

"Mercredi 7 du même mois d'Aout. A la pointe du jour, on passa le reste des bagages et de notre monde de l'autre côté de la rivière de Jesus-Maria. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine; mais enfin nous nous trouvâmes tous ensemble à midi.

"Jeudi 8. Nous partîmes de la rivière Jesus-Maria suivant la route des Pananes. Le sauvages du capitaine Serne s'était vanté de la bien savoir. Il s'agira pourtant et revint au camp. On le renvoya et on lui donna pour l'accompagner le capitaine Joseph Narvano, quatre caporaux et deux soldats. Un valet du capitaine Serne, Panane de nation, disait se souvenir, quoiqu'il eût quitté fort jeune, que le village de ses compatriotes était situé sur le bord d'une rivière avancée du côté du Nord. Nos soldats étaient chargés de reconnaître la vérité de cette exposition. Ils avaient ordre en même temps, lorsqu'ils seraient près du village, de laisser aller le Sauvage parler seul à ceux de sa nation pour leur dire qu'ils n'avaient rien à craindre, que nous étions Espagnols, leurs amis. Et, au cas où ils ne trouveraient personne dans le village, de passer outre jusqu'à une distance à pouvoir revenir au camp le même jour ou dans la nuit suivante.

"Depuis que nous étions partis de la rivière Jesus Maria, nous avions eu attention de suivre les traces que nous trouvions devant nous et que nous croyions être faites par les Pananes. Nous rencontrâmes à une lieue de cette rivière un grand ruisseau qu'il fallait passer, et nous crûmes, par l'eau qui était très chaude, que c'était un bras de la rivière qui avait son cours de l'occident à l'orient. Nous marchâmes ensuite dans une plaine suivant toujours les traces de ceux qui avaient passé devant nous. Nous découvrirent quantité d'arbres à une lieue de nous, et nous rencontrâmes un de nos Sauvages qui était du détachement du capitaine Narvano et qui avait ordre de nous attendre pour nous dire de suivre le ruisseau, et qu'il suivait les traces de ceux qui marchaient devant lui, n'ayant trou-

vé personne dans les villages. Le camp arriva donc au bord du ruisseau et, comme il était impossible de le passer avec les armes, nous fûmes obligés de cotoyer le ruisseau et de suivre la même route que celle que tenait le capitaine Narvano. Nous avions déjà fait trois lieues pour arriver à ce ruisseau; nous fîmes halte, afin que ceux qui devaient venir après nous ne s'égarassent point. Il arriva en même temps deux Sauvages du capitaine Narvano dire au lieutenant-général qu'il ne fut pas en peine s'il ne venait pas au camp la nuit prochaine; qu'il suivait les traces des Pananes qui selon toute apparence n'étaient pas éloignés, et que le gros de la troupe pouvait marcher parce qu'il comptait bientôt le rejoindre.

"Vendredi 9. Le camp étant prêt à marcher, nous vîmes à plus d'une lieue venir à nous au galop. Nous fûmes au devant, et nous trouvâmes que c'était de nos gens qui avaient été à la découverte. Ils nous dirent qu'à huit lieues de nous, de l'autre côté du ruisseau que nous suivions, ils avaient trouvé les Pananes dans un fond, chantant et dansant suivant la coutume des Sauvages. Ils leur avaient paru être en grand nombre. On n'avait pas jugé à propos de les approcher de plus près de crainte de les épouvanter la nuit.

"Sur cette nouvelle, l'ordre fut d'abord donné de passer de l'autre côté du ruisseau. Il fut exécuté avec tant de bonheur que tout passa sans qu'il y eût rien de mouillé, quoique les mulets de charge eussent de l'eau jusqu'aux sangles. Nous marchâmes trois lieues le long du ruisseau et nous trouvâmes à propos de faire halte à distance de cinq lieues de cette troupe, suivant le rapport de ce qui nous venait donner la nouvelle. Sitôt que nous fûmes campés, le lieutenant-général envoya le sauvages du capitaine pour voir et parler à ceux de sa nation, les rassurant de notre amitié et bonne correspondance, et que nous prenions ces mesures de les faire avertir pour qu'ils marquent notre bonne foi. Quoique le lieutenant-général voulût donner deux soldats à ce sauvages pour l'accompagner et empêcher qu'il ne fût insulté de ceux de sa nation, le dit sauvages lui dit qu'il n'y avait rien à craindre pour lui et qu'il valait mieux qu'il fût seul, que si les soldats l'accompagnaient, ils pourraient croire qu'il y aurait de la trahison et de la mauvaise foi dans ce qu'il allait leur proposer. Ce qui fut approuvé et le dit sauvages partit à 11 heures du matin pour aller voir cette nation. Dieu veuille et la Sainte-Vierge sa mère qu'il ait bon succès! Le général nomma le ruisseau Saint-Laurent; la rivière de Jesus-Maria se joint audit ruisseau à l'endroit où nous sommes, de sorte que si nous ne l'avions passée, il serait impossible de le faire.

ARGUMENT EN FAVEUR DU VIN

Des apôtres bénévoles se sont levés, dit-on, et s'en vont vers les pays que guette le "prohibitionnisme" américain, plaider la cause des vins de France.

Il n'est pas trop tôt, en effet, de défendre nos vins dont l'exportation à l'étranger est de plus en plus menacée par la campagne des buveurs d'eau. Mais que ne l'a-t-on pas fait plus tôt?... Si les pays producteurs de vins s'étaient entendus pour organiser la résistance aux Etats-Unis en 1919, qui sait si le Congrès de Washington eût voté la loi funeste qui, depuis deux ans et demi, a totalement supprimé en Amérique l'importation des crus français?

Chez nous, on attend que la maison soit complètement en feu pour organiser les secours. Cependant, quelques amis du vin sont partis pour la croisade. Eh bien! ce n'est point assez. Tout Français voyageant à l'étranger a le devoir d'aider à la propagande. A table d'hôte, partout, il doit exiger du vin de France. Et, s'il rencontre des abstinents, il ne doit pas craindre d'entrer en discussion avec eux. Je recommande aux Français qui se trouveraient dans ce cas un argument excellent qui nous est fourni par un Anglais, M. André L. Simon, auteur d'un éloge du vin que Rabalais eût approuvé.

M. Simon est d'avis que les peuples comme les hommes s'exposent aux pires calamités quand ils renoncent au vin. Deux peuples, dit-il, commirent cette hérésie nationale de renoncer à l'usage du vin et d'abandonner la culture de la vigne. Ce furent d'abord les Sarrasins, race intelligente et hardie. Mahomet leur défend le vin au septième siècle. Deux générations plus tard, cette race, jusquelà si progressive et si vigoureuse, a perdu son élan; elle se flétrit et se dessèche peu à peu pour ne jamais se relever. Puis c'est la Chine qui se rend coupable de la même apostasie. Elle arrache ses vignes et remplace le vin par l'opium. Or, l'apologie de la civilisation chinoise et tous les merveilleux trésors artistiques de la Chine datent du temps où la vigne n'avait pas encore été remplacée par le pavot et où l'usage du vin était la règle.

Dites donc cela aux Américains "prohibitionnistes" que vous rencontrez à table d'hôte... Eux qui sont si fiers de la vitalité de leur race: ça les fera réfléchir.—Jean Lecocq.

"Commandant, viens vite! Vanalava, il est en train de tuer sa ramatou! (femme)..."

"D'un autre, je vous l'avoue, cela m'eût semblé tout naturel, mais de lui, de mon parfait tirailleur!... Il me fallait le voir pour le croire."

"Je trouvais le village comme une ruche, sans dessus dessous. Bourdonnement, rassemblement. Tous les hommes se pressaient autour de Vanalava mais nul n'osait mettre la main sur lui: grinçant des dents, il brandissait sa baïonnette et, comme un homme enragé dont on exaspère la fureur en l'empêchant de se battre, il le pointait du côté des femmes..."

"Je m'approche et demande: "Vo-yons, mon ami, qu'est-ce qui te prend, toi d'ordinaire si sage?"

"Le mot: sage est magique sur l'âme des Malgaches: dans nos interrogatoires, il opère comme un charme. Vanalava me regarde, recule de trois pas, fait le salut militaire et aussitôt crie: "Le casse! Le casse, mon commandant! Ramatou a brûlé tous les cheveux!"

LE TIRAILLEUR ET SON CASQUE

En 1907, vous vous rappelez, se tint à Marseille notre première grande Exposition coloniale. Il s'agissait de montrer dans le plus compact de nos ports ce qu'avaient produit, outre mer, trente ans de cette expansion industrielle mais aussi de cette sorte d'exportation morale qu'est la colonisation. A cette occasion, M. le gouverneur général nous demanda, à nous tous, chefs de cercles, de lui désigner, parmi nos tirailleurs indigènes, ceux qui, par leur bonne conduite, leur tenue physique et morale, méritaient le plus d'être cités en Europe.

Haut la main, je désignai Vanalava. C'est le tirailleur que vous avez vu sous ma varangue. Il faut aussi vous dire que j'avais déjà demandé pour lui une récompense, car il n'avait pas craint de se jeter dans la rivière pour arracher un enfant du village à la gueule d'un caïman.

Mon Vanalava partit donc pour Marseille. Content ou pas content? J'eus beau l'interroger, il ne broncha pas. C'était service commandé.

En France, dès son arrivée, mon homme fit merveille. Pendant six mois vous eussiez pu le voir, planton, à l'entrée du Pavillon de Madagascar, dresser le type impeccable, le parfait modèle du soldat indigène. Poste d'honneur: il représentait à lui seul, vous pensez, la race des Sakalaves! Le président de la République s'était arrêté devant lui. Plusieurs grands journaux illustrés donnèrent sa photographie en pied. Il fut aussi édité en cartes postales...

A la fin de l'Exposition, au moment solennel de la distribution de prix, quand on décerne croix et médailles à ceux qui ont organisé le spectacle, on eut aussi l'idée de récompenser les figurants. En conséquence, il fut demandé à Vanalava de choisir ce qui lui faisait le plus envie. On lui donnait le temps de réfléchir...

Il ne prit même pas une seconde: il conduisit tout droit chez messieurs du comité devant certaine vitrine de grands magasins et là, avec une franchise militaire, montra l'objet de sa préférence. C'était un casque. Vous et moi, Européens, nous aurions sûrement choisi un casque en caoutchouc; lui, fils des colonies, il élit un casque en fer! Un magnifique casque de dragon, flamant neuf et au grand complet: mentonnière, visière de cuivre et chevelure de crin!...

On lui donna son casque. D'abord, il ne l'exhiba que dans les circonstances solennelles, pour la réception de M. le gouverneur, l'inspection du général, les revues, les fêtes. Cependant, à la longue, trouvant sans doute que l'année ne comporte pas assez de grands jours, il se mit en tête de le sortir tous les dimanches. Nous, nous avions fini par nous y habituer; mais, non prévu, vous auriez été plutôt surpris de voir soudain ce grand diable en kaki, noir comme l'enfer, sous un soleil de feu, parader dans le village, casqué comme un héros d'Homère.

Les Sakalaves, comme tous les Malgaches, ne peuvent admirer sans râiller; on le surmonna vite: "Le soldat pareil-là! Allumette! Il jette des flammes par la tête!" Mais personne ne riait, car l'homme était de ceux qui ne plaisaient pas.

Un soir—le 13 juillet—j'allais examiner la nouvelle route que je voulais inaugurer le lendemain en l'honneur de la Fête nationale... Un indigène hors d'haleine accourut au-devant de moi: "Commandant, viens vite! Vanalava, il est en train de tuer sa ramatou! (femme)..."

"D'un autre, je vous l'avoue, cela m'eût semblé tout naturel, mais de lui, de mon parfait tirailleur!... Il me fallait le voir pour le croire."

"Je trouvais le village comme une ruche, sans dessus dessous. Bourdonnement, rassemblement. Tous les hommes se pressaient autour de Vanalava mais nul n'osait mettre la main sur lui: grinçant des dents, il brandissait sa baïonnette et, comme un homme enragé dont on exaspère la fureur en l'empêchant de se battre, il le pointait du côté des femmes..."

"Je m'approche et demande: "Vo-yons, mon ami, qu'est-ce qui te prend, toi d'ordinaire si sage?"

"Le mot: sage est magique sur l'âme des Malgaches: dans nos interrogatoires, il opère comme un charme. Vanalava me regarde, recule de trois pas, fait le salut militaire et aussitôt crie: "Le casse! Le casse, mon commandant! Ramatou a brûlé tous les cheveux!"

"Avez-vous jamais vu des sauvages en colère? Ces suppôts de superstitions vous font alors l'effet de possédés! J'eus beau parler, raisonner, je ne pus convaincre mon enragé de laisser sa femme en vie... Cet homme, qui ne buvait jamais, était ivre de désespoir!"

"Casque de France, mon commandant! Casque de France!" répétait-il en me regardant et il tendait les mains vers le ciel. Et, comme un enfant, il sanglotait à chaudes larmes. Ce casque, vous comprenez, c'était devenu son fétiche!... Or, il n'y a pas plus fétichistes que les Sakalaves. Ils se feraient plutôt hacher en morceaux que de laisser quelqu'un porter la main sur leurs reliques.

A L'INSTITUT POLITIQUE DE WILLIAMS COLLEGE

L'Institut politique organisé, l'année dernière, par une heureuse initiative du docteur Garfield, président de Williams College, a vu son succès s'affirmer encore cette année.

Les conférences faites par les cinq représentants étrangers, M. Philippe Kerr, confident de M. Lloyd George, pour l'Angleterre; le docteur Redlich, de l'Université de Vienne; un Japonais, un Brésilien, et M. Raymond Recouly, pour la France, les discussions des comités particuliers, appelés les "tables rondes," ont attiré un nombreux auditoire de professeurs, d'étudiants appartenant à toutes les Universités américaines, de journalistes et de financiers.

M. Raymond Recouly a traité les sujets suivants: le contraste entre la Révolution russe et la Révolution française, les erreurs de la politique de M. Lloyd George en ce qui concerne la Russie, l'évolution de l'Allemagne depuis la guerre, et enfin, la discussion des réparations.

M. Recouly eut d'ailleurs à soutenir, sur cette question des réparations, une discussion animée et courtoise avec M. Warburg, le banquier américain, et aussi avec M. Paul Cravath, le grand avocat de New York. M. Recouly montra la mauvaise foi de l'Allemagne, établit le bon droit de la France, et l'impossibilité dans laquelle elle se trouvait de consentir une réduction de sa créance sur l'Allemagne.

Les conférences de M. Recouly ont été reproduites par les journaux américains, qui ont commenté et discuté les appréciations de l'écrivain français.

Les travaux de l'Institut politique peuvent avoir une influence heureuse sur l'opinion américaine, en attirant son attention sur les grandes questions européennes.

Sa Situation

—Sais-tu qu'Alfred a fait sa fortune en fumant.

—Tiens, je l'ignorais.

—Oui, il fumait... des jambons.

Il existe sur le globe à l'heure actuelle 47,000 cinémas répartis ainsi: l'Amérique, 20,450; l'Europe, 18,393 et l'Asie, l'Afrique et l'Australie, 1,561.

—Ecoute, Vanalava! lui criai-je à la fin, désespérant de lui faire entendre raison: As-tu, oui ou non, confiance dans ton commandant?

Il me regarda et, soudain brutal, jeta sa baïonnette à mes pieds.

—Bien! fis-je. Et maintenant va m'attendre à la maison. Si tu es sage, je te rendrai ton casque!...

Comment?... Je ne le savais guère. Mais, curieux de tirer l'affaire au clair, je m'en fus dans la case de Vanalava.

Une toute petite femme, aussi petite que l'homme était grand se terrait là, dans un coin, recroquevillée sur elle-même et tremblante. Bon Dieu, qu'elle était noire!

Je lui demandai: "Pourtquoi n'as-tu pas pris soin du casque de ton mari?"

Silence, Geignement. Puis une mince voix nasillardale qui pleure: —Pardon, Vaz'ha, pardon! Le malheur est arrivé par le Sort, mauvais Sort!...

—Tu mens! lui dis-je. Si tu ne veux pas que je t'enferme dans la prison, dis-moi la vérité!

Aussitôt, à genoux, elle avoua que le malheur est, en effet, arrivé par sa faute. Mais avec une sorte d'entêtement, de rancune contre moi, comme si j'étais le complice de son mari, elle me dit que depuis longtemps son casque-la elle avait son idée...

—Une idée? Laquelle? —Qu'est-ce que c'était que cette chevelure? cria-t-elle avec force. Et elle s'expliqua. Ah! c'était bien une idée de Malgache! Depuis que cette immense queue de cheveux était entrée dans la case, Vanalava n'était occupé que d'elle. A tout bout de champ, il la tirait du coffre, la grisait, la peignait, la caressait... Dehors, quand il avait mis son casque sur sa tête, il ne regardait plus sa femme, et elle était forcée de marcher loin derrière...

—J'ai compris, dit-elle en pleurant, que ces cheveux étaient ceux d'une femme, d'une femme de grand Vaz'ha qui, en France, les avait coupés pour les donner en souvenir à mon mari! Et depuis, mon mari à moi n'a plus d'amour que pour cette méchante!...

Alors, un soir, en faisant cuire le riz, elle avait eu l'idée d'en finir en mettant le feu à cette touffe de cheveux mystérieux qui avait ensorcelé l'esprit de son époux. Car il faut vous dire que pour les Malgaches, comme pour la plupart des primitifs, rien n'est plus chargé de charme que la chevelure. Enveloppant la tête, elle envoûte en quelque sorte les yeux, les oreilles, le nez, la bouche... Notez que c'est possible. Mais j'étais embêté. Heureusement, à moi aussi, une idée me vint. J'appelai la vieille entreprenneuse du village, qui exerce aussi le métier de coiffeuse. Sous mes yeux, je fis couper la crinière de la femme jalouse, et, en jurant que je lui rendrais ainsi tout l'amour de son époux, j'ordonnai qu'elle le coustait au cimeter du casse flamboyant. Ainsi fut fait. Et tout entra dans l'ordre.—Marius-Ary Leblond.

La Paysanne Roumaine

En Roumanie, on connaît toute la France, ses héros qui se sont imposés à l'admiration du monde entier, ses hommes politiques au jugement droit, aux idées fortes, ses musiciens, ses artistes, ses écrivains, poètes et poétesses au génie ardent et délicat. De la société roumaine, on connaît, à Paris, de nombreux et brillants représentants; mais un type reste ignoré, type curieux, sympathique, plus intéressant peut-être qu'aucun autre, et c'est celui-là, puisqu'on me demande de parler de mon pays, que j'aimerais présenter aux Parisiens.

Je vais montrer la paysanne roumaine, créature noble et fière, travailleuse infatigable, humble artiste, ennemie née de l'oisiveté. Dès l'aube, la paysanne se rend aux champs avec son mari. Il n'est travaux pénibles ou rebutants auxquels elle ne s'associe. Qu'elle aille ou qu'elle vienne, d'un mouvement machinal ses doigts agiles filent le lin ou la laine de sa quenouille piquée dans sa ceinture.

On la rencontre sur la route poussiéreuse, ses pieds nus soulevant autour d'elle un nuage de poussière, escortée par une troupe de canards ou de petits pourceaux qu'elle conduit au marché.—trainant après elle les bambins, parfois nombreux, qui s'accrochent aux "fautas" (tabliers). Toujours elle file; et c'est merveille de voir passer, sous le soleil ardent de la Roumanie, cette femme à l'allure hautaine, à la démarche souple, fièrement campée dans son costume éclatant, brodé de multiples couleurs et dont les paillettes scintillent de mille feux. Contraste frappant de la voir, pieds nus, porter ce costume incomparable.

Avant la guerre, la somptuosité du costume se rebasait encore de la Salla, collier fait des monnaies d'or qui constituait sa dot. Ce costume, dont la richesse et l'art sont uniques, est son œuvre intégrale. Elle passe de la quenouille au métier à tisser, métier primitif que son mari lui a fabriqué et qui est bien loin de ressembler aux métiers modernes. Elle blanchit elle-même au soleil la toile qu'elle a lavée dans les torrents de nos montagnes. Enfin, avec la soie de multiples couleurs (soie qu'elle-même a encore fabriqué et qui provient des vers à soie qu'elle-même élève dans sa chambrette, soie qu'elle-même a torquée, qu'elle-même a teinte par des procédés qui sont son progrès), elle couvre cette toile des plus riches broderies, broderies dont elle a composé les dessins et qui sont le plus souvent inspirés des dessins byzantins trouvés dans nos églises. De sorte que pour créer ce costume, vrai chef-d'œuvre, elle n'emprunte rien à la mécanique ni à l'industrie: elle achète que l'aiguille. Durant l'hiver, elle trouve le temps de tisser des tapis merveilleux qui repètent les motifs de la Roumanie, de faire de multiples travaux d'art, fils tirés pour des nappes, serviettes, rideaux; enfin, elle confectionne de toutes pièces les habits de ses enfants, de son mari, qu'elle nomme dans cette langue harmonieuse, poétisée d'influences orientales, "Romanul meu" (mon Roumain).

La paysanne roumaine reste fidèle aux champs et à sa maison. D'une indépendance farouche, elle ne consent jamais à se placer en ville comme domestique. C'est pourquoi on a encouragé son art. Pour lui conserver son cachet original, des sociétés se sont formées sous le patronage de Sa Majesté la Reine; ces sociétés se sont donné pour mission d'en faire une industrie locale qui est une source de revenus pour la paysanne, et aussi de faire connaître et apprécier à l'étranger cette spécialité de travaux nationaux.

Les principales sociétés, Albina (l'Abeille), Pournica (la Fourmi), Mounca (le Travail), sont toutes dirigées par des dames de la haute société qui, en collaboration étroite et journalière avec la paysanne, pour créer blouses, robes, fantaisies d'ameublement, adaptent au goût du jour les broderies traditionnelles.

Si cet aperçu des travaux de nos paysannes pouvait éveiller la curiosité de la Parisienne, reine de la Mode, et charmer son goût souverain, comme j'en serais ravie... Pourquoi chaque d'elle ne serait-elle pas tentée d'avoir dans sa garde-robe une de nos jolies blouses, une de nos jolies robes?—Roxane Mavrocordato.

L'Allemagne ne croit guère au proverbe: "Qui paie ses dettes s'enrichit." Elle a plutôt foi en celui qui dit: "Charité bien ordonnée commence par soi-même." Pour nous convaincre que cela est bien vrai, nous n'avons qu'à examiner sa politique au sujet des réparations.

La Société des nations a rendu ces jours derniers un public hommage au merveilleux travail accompli depuis un an par la Croix-Rouge américaine en Pologne. Il n'est, en effet, pas excessif de dire que cette Croix-Rouge a entrepris d'"hygiéniser" toute la Pologne; mais il est prodigieux de penser que l'entreprise s'accomplit en tout et pour tout avec cinq personnes et un fourgon.

Les cinq personnes sont une infirmière-major américaine, miss Eileen O'Brien, trois médecins polonais et un agent de liaison. La voiture est une simple roulotte automobile, emportant quelques médicaments, mais surtout des planches murales et des films cinématographiques.

L'équipe, ainsi constituée et outillée, a en cinq mois parcouru toute la Pologne, visitant les plus lointains villages. Elle a tenu 306.227 séances réunissant un nombre quotidien de 2.710 auditeurs. Elle procédait de la façon que voici: Ayant l'arrivée de la roulotte, l'agent de liaison annonçait, par des placards dans les villes et villages, la prochaine "représentation." Des invitations personnelles étaient adressées aux autorités et notabilités de l'endroit. Des brochures, sur des sujets d'hygiène, étaient distribuées aux adultes, aux mères, aux jeunes filles.

Quand la roulotte arrivait, la séance avait lieu. C'était tout d'abord une brève conférence faite par un des médecins de l'équipe. Puis venaient des films: Ne crachez pas par terre, ou Lavez-vous les mains, qui obtenaient toujours le plus vif succès. Le film le plus goûté avait pour titre: Pour la patrie, et montrait comment, dans un petit village polonais, une épidémie de typhus avait pu être enravée par l'hygiène. Des projections photographiques avaient également lieu. Si grande était toujours l'affluence qu'il fallait souvent le soir donner une deuxième et même une troisième représentation.

L'équipe stationnait généralement trois à quatre jours dans la même région. La roulotte excitait la curiosité universelle, et les gens venaient volontiers s'y entretenir avec les médecins, tout en buvant une tasse de thé: souvent des mères ou des malades venaient demander une consultation ou des conseils. Partout des résultats pratiques ont été obtenus et officiellement constatés. Ainsi s'est opérée l'"hygiénisation" de la Pologne, que la S. D. N. a citée l'autre jour comme un modèle à suivre...

AVEC CINQ PERSONNES ET UN FOURGON

LA CROIX-ROUGE AMERICAINE "HYGIENISE" LA POLOGNE

La Société des nations a rendu ces jours derniers un public hommage au merveilleux travail accompli depuis un an par la Croix-Rouge américaine en Pologne. Il n'est, en effet, pas excessif de dire que cette Croix-Rouge a entrepris d'"hygiéniser" toute la Pologne; mais il est prodigieux de penser que l'entreprise s'accomplit en tout et pour tout avec cinq personnes et un fourgon.

Les cinq personnes sont une infirmière-major américaine, miss Eileen O'Brien, trois médecins polonais et un agent de liaison. La voiture est une simple roulotte automobile, emportant quelques médicaments, mais surtout des planches murales et des films cinématographiques.

L'équipe, ainsi constituée et outillée, a en cinq mois parcouru toute la Pologne, visitant les plus lointains villages. Elle a tenu 306.227 séances réunissant un nombre quotidien de 2.710 auditeurs. Elle procédait de la façon que voici: Ayant l'arrivée de la roulotte, l'agent de liaison annonçait, par des placards dans les villes et villages, la prochaine "représentation." Des invitations personnelles étaient adressées aux autorités et notabilités de l'endroit. Des brochures, sur des sujets d'hygiène, étaient distribuées aux adultes, aux mères, aux jeunes filles.

Quand la roulotte arrivait, la séance avait lieu. C'était tout d'abord une brève conférence faite par un des médecins de l'équipe. Puis venaient des films: Ne crachez pas par terre, ou Lavez-vous les mains, qui obtenaient toujours le plus vif succès. Le film le plus goûté avait pour titre: Pour la patrie, et montrait comment, dans un petit village polonais, une épidémie de typhus avait pu être enravée par l'hygiène. Des projections photographiques avaient également lieu. Si grande était toujours l'affluence qu'il fallait souvent le soir donner une deuxième et même une troisième représentation.

L'équipe stationnait généralement trois à quatre jours dans la même région. La roulotte excitait la curiosité universelle, et les gens venaient volontiers s'y entretenir avec les médecins, tout en buvant une tasse de thé: souvent des mères ou des malades venaient demander une consultation ou des conseils. Partout des résultats pratiques ont été obtenus et officiellement constatés. Ainsi s'est opérée l'"hygiénisation" de la Pologne, que la S. D. N. a citée l'autre jour comme un modèle à suivre...

Une belle femme plaît aux yeux, une bonne femme plaît au cœur: l'une est un bijou, l'autre est un trésor.—Bonaparte.

L'entêtement sans l'intelligence, c'est la sottise soude au bout de la bêtise et lui servant de rallonge.—Victor Hugo.

Nerveuse Depuis Six Semaines

Une dame de Kentucky raconte comment elle devint forte et en bonne santé—Elle recommande le Cardui aux femmes faibles

Mount Vernon, Ky.—Mme Cynthia Vanhook, qui habitait jusque Stanford, mais qui habite ici maintenant, nous dit que